L'idéal évangéelique dans son application à la vie réelle. Partie 1, Le chrétien et les nécessités matérielles

Autor(en): **Bridel, Philippe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **4 (1916)**

PDF erstellt am: **19.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-379975

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

I. — LE CHRÉTIEN ET LES NÉCESSITÉS MATÉRIELLES

« Prêcher la morale est facile, a écrit Schopenhauer (1) ; le difficile, c'est de la fonder » ; il entendait par là : déterminer philosophiquement quelle en est la base.

Je ne suis point convaincu de la justesse de cet aphorisme. Certes, le travail du penseur, qui cherche à définir le fondement de la morale, est ardu. Mais des difficultés non moins grandes, peut-être, bien que d'un autre genre, ne se présentent-elles pas quand il s'agit de tirer les conséquences du principe établi, d'appliquer la loi générale aux cas particuliers et concrets ? Car c'est là, sans doute, ce dont il faut s'occuper, c'est là ce qu'il faut avoir, au moins partiellement, effectué quand on s'avise de « prêcher la morale », et, ajoutons-le, quand il s'agit de la pratiquer.

En tout domaine il en est ainsi ; en tous, s'il est vrai que la science pure a ses sommets escarpés et parfois vertigi-

(*) Cette étude a été composée pour la séance de rentrée de la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud (12 octobre 1916), où elle a été, en effet, lue en partie. Les lecteurs voudront bien tenir compte de cette circonstance, qui explique la forme générale et certains détails de notre rédaction.

(1) *De la volonté dans la nature* (p. 128); et épigraphe de *Le fondement de la morale.*

neux, il est certain aussi que l'art d'application a ses fourrés épineux, ses forêts obscures, où ne s'avancent ni sans effort ni sans danger ceux qui ont à s'y frayer un passage, ceux en particulier dont la tâche est d'ouvrir les sentiers devant les pas de leur prochain. Les hautes mathématiques sont une chose, les calculs de l'ingénieur en sont une autre ; autre est la tâche du physiologiste, autre celle du praticien qui doit diagnostiquer l'état d'un malade et lui prescrire des remèdes appropriés. Il est oiseux de discuter laquelle de ces deux sortes de travaux est la plus délicate ; une chose est certaine, c'est que ni l'une ni l'autre ne s'effectuent sans peine, qu'elles réclament l'une comme l'autre beaucoup d'attention, avec la mise en œuvre de facultés assez dissemblables : puisqu'il est fréquent que tel qui brille dans l'un des domaines réussisse médiocrement dans l'autre, et que rares sont les hommes doués d'une manière assez riche pour exceller des deux parts.

Pour en revenir à la morale : il serait facile de faire voir combien souvent les auteurs qui en ont exposé le système se sont trouvés embarrassés quand il s'agissait pour eux de rattacher à leur éthique abstraite et générale (quel qu'en fût, du reste, le principe) l'ensemble des devoirs pratiques généralement admis par la conscience de leurs contemporains et qu'eux-mêmes ne songeaient pas à contester.

Bornons-nous à rappeler comment Renouvier (1) a signalé cette difficulté, indiqué la source d'où elle provient et, du même coup, prétendu la vaincre, en faisant remarquer qu'en morale le passage du principe aux conséquences ne s'opère pas sans être accompagné fatalement d'une autre mutation, à savoir le passage d'un « état de paix », présumé par la théorie, à un « état de guerre », qui est l'état de fait régnant entre les hommes. Ce philosophe éclaire sa pensée au moyen d'une comparaison avec les mathématiques, que l'on peut développer dans les trois points suivants :

(1) *Science de la morale*, tome I, p. V-VII, 349 et suiv., 356, etc.

1° Comme notre raison construit les mathématiques pures en opérant sur les nombres et sur les figures absolues de la géométrie, ainsi dans un autre domaine elle construit et nous impose de rigoureux théorèmes concernant la façon d'agir d'un « être raisonnable », vis-à-vis de lui-même, vis-à-vis de la nature, et vis-à-vis d'autres êtres raisonnables.

2° Chacun sait que, lorsqu'on les applique aux objets ou aux forces que nous rencontrons dans la nature, les vérités mathématiques y perdent forcément quelque chose de leur exactitude : par exemple, tandis que dans l'abstrait 2 est tout juste le double de 1, il ne se rencontre pas en réalité deux pommes qui, prises ensemble, fassent exactement le double de l'une d'entre elles. De même, dit Renouvier, la formule de l'idéal moral ne saurait s'appliquer d'une façon parfaite à la vie telle que nous sommes forcés de la mener ; et, en particulier, les règles concernant notre conduite rationnelle envers des « êtres raisonnables » se voient nécessairement altérées du fait que ce n'est pas à des hommes vraiment raisonnables, à des hommes parfaitement et constamment justes que nous avons affaire : de sorte que, si nous organisions notre conduite d'après les données idéales, nous vivrions dans le faux, et que, loin d'atteindre notre but, qui est le triomphe de l'ordre moral, nous en amènerions rapidement la ruine.

3° Ce que nous devons donc nous efforcer de réaliser, ce n'est pas, dit ce philosophe, une perfection chimérique, mais une conduite aussi conforme à l'idéal que cela est actuellement possible, une conduite propre à frayer effectivement la voie à des réalisations subséquentes de l'idéal, qui puissent devenir de plus en plus complètes. Et pour cela, de même que nous ne cessons de cultiver les mathématiques pures et ne les laissons point contaminer par l'élément d'inexactitude qui affecte leurs applications dans le monde concret, ainsi notre esprit doit maintenir en son absolue pureté la loi morale, qu'il ne s'agit pas de faire fléchir au gré des circonstances, mais qui nous demeurera tou-

jours présente comme règle suprême et au triomphe de laquelle nous travaillerons dans le moment même où nous sommes contraints de ne la réaliser que d'une façon partielle.

Si je viens d'exposer cette théorie, ce n'est pas qu'elle me satisfasse entièrement. Elle renferme une importante vérité, dont nous avons à tenir compte ; mais elle a pour point de départ une conception de la morale que j'estime insuffisante : l'idéal dont elle formule la loi ayant pour nom « la justice », alors que le nôtre s'appelle « l'amour ». Et ceci m'amène à mon sujet propre : Qu'en va-t-il être de l'idéal chrétien dans son application à la vie réelle?

Ce problème-là est d'autant plus redoutable qu'il ne concerne plus, simplement, les intérêts de la science pure en face de ses adaptations au monde matériel, ni même la façon dont nous avons à nous conduire pour satisfaire au verdict de notre raison pratique, mais ce que nous avons à faire pour obéir au Dieu trois fois saint et infiniment charitable qui nous a acquis à lui au prix du sang de son Fils. De quelque gravité que puissent être les questions de l'ordre dogmatique, celle dont il s'agit ici est plus grave encore : puisque, certainement, l'Evangile est une source de vie plutôt qu'un système de pensées, et que le système de pensées dont il peut avoir à réclamer l'appui n'a de valeur, au fond, qu'en tant qu'il dérive de cette vie même ou qu'il en exprime les postulats nécessaires.

Or il est manifeste qu'en ces matières, d'une souveraine importance, il règne actuellement un grand désarroi, qui, d'une façon plus ou moins consciente, trouble beaucoup de croyants. Il faut avoir le courage d'aborder de front ces périlleux problèmes. Si je n'ai pas le bonheur d'y apporter une solution vraiment satisfaisante, au moins aurai-je tenté de faire mon devoir en assumant ma part du fardeau commun et en provoquant, peut-être, des critiques, des correctifs, des compléments, bref un échange d'idées qui vaudra toujours mieux pour l'Eglise qu'un stérile et malsain silence.

*
* *

Un chrétien c'est un « enfant de Dieu » ou, selon une autre formule, moins belle, moins adéquate à la vérité suprême, mais plus facile à manier peut-être et qui répond à une expression plus fréquente dans le langage de Jésus, un chrétien c'est un homme qui appartient au « royaume des cieux ».

Mais voilà que cet enfant de Dieu, ce membre de la famille du Père qui est *esprit*, se trouve revêtu d'un corps et obligé de vivre dans un monde matériel ; et voilà que ce citoyen du royaume des *cieux* passe actuellement ses jours sur la terre. N'y a-t-il pas dans de telles conditions d'existence une tragique antinomie ? Celui qui y est assujetti a-t-il autre chose à faire, en attendant que la mort vienne l'arracher à ces liens, que d'y préluder en diminuant de son mieux le contact entre son être intime et tout ce qui est terrestre et matériel ?

C'est ce qu'ont pensé, en dehors du christianisme, de nobles esprits auxquels se posait un problème analogue. L'âme, dit Platon, est « une plante du ciel et non point de la terre » ; toute sagesse véritable ne peut donc être qu'un effort pour se dégager du corps ; le philosophe digne de ce nom aspire à mourir, il anticipe par ses désirs et par toute sa conduite l'heureux jour où le captif verra crouler les murs de sa prison et où l'âme, comme un oiseau, s'échappera de la cage enfin brisée.

Ces doctrines offrent un tel caractère de grandeur, elles peuvent sembler si religieuses, qu'on ne saurait s'étonner en constatant la faveur qu'elles ont souvent rencontrées dans la chrétienté, de la part de gens dont le plus grand nombre, sans doute, en ignoraient les illustres patrons. Toutefois il suffit d'y songer un instant pour apercevoir que l'opposition est flagrante entre une façon de vivre s'inspirant de tels principes et celle dont la Bible nous offre à la fois les règles et les exemples : en quoi l'anachorète du désert,

en quoi les moines du Mont Athos, cultivant l'extase hypnotique, ressemblent-ils à un Abraham, à un Moïse. à un apôtre Paul ?

Un premier point d'opposition, signalant une première erreur de la tendance dont il s'agit, c'est ce qu'on peut appeler l'intellectualisme. Il est manifeste chez les auteurs du système, et il tient à leur profession même de philosophes. Aristote, à la suite de son maître, dont il ne s'écarte sur certains points que pour mieux en révéler ici l'inspiration profonde, Aristote, quand il cherche à définir Dieu, ne trouve pas de terme plus élevé que celui-ci : la pensée ; Dieu, dit-il, c'est la pensée pure, la pensée indépendante de tout objet extérieur à elle et qui, par conséquent, lui serait inférieur, « la pensée se pensant elle-même ». Puis, lorsqu'il établit la hiérarchie des diverses fonctions auxquelles les hommes peuvent se livrer, — après avoir placé au bas de l'échelle les manipulations des artisans ou des artistes qui, en travaillant sur la matière, fabriquent des objets utiles ou produisent des œuvres de beauté, — s'il met à un degré supérieur de dignité les vertus pratiques, c'est-à-dire cet ensemble d'actions que l'homme exerce sur sa propre nature pour la plier aux fins de la justice et de la pureté, il réserve le pinacle à ce qu'il appelle la vertu intellectuelle, c'est-à-dire la connaissance : recherche, découverte et finalement contemplation (bien rare, hélas ! partielle et toujours fugitive) de la vérité.

Peut-être m'arrêtera-t-on ici pour me dire qu'entre la « pensée », telle que l'entendait Aristote, et les exercices abrutissants auxquels se sont livrés certains religieux, il n'y a pas d'analogie, et qu'il est vraiment étrange de venir taxer d'intellectualisme une attitude aussi peu intelligente. Je répondrai que, sans sortir même du champ de la philosophie, on voit la pensée, lorsqu'elle se prend pour but dernier, aboutir facilement à l'apologie de l'extase, de cette extase où elle vient s'anéantir, mais qui est aussi le terme fatal auquel elle marche dès qu'elle refuse d'admettre un genre

d'activité plus haut qu'elle-même, dès qu'elle ne veut pas accepter de se mettre au service de fins supérieures. Le néo-platonisme, dont les germes étaient déjà dans Aristote et dans Platon, fournit à cet égard une preuve historique.

Mais laissons, si l'on veut, le mot d'intellectualisme et, — pour dénoncer ce qui fait le vice fondamental de la tendance en question, sous toutes ses formes, depuis les plus hautes jusqu'aux plus basses, — disons qu'elle a le tort de diviniser la vie théorétique, d'exalter la contemplation aux dépens de l'action.

Or cela est tout à fait opposé à l'esprit de l'Evangile. Qui ne sait par cœur la page magnifique où Pascal a exposé ce qu'il appelle les trois « ordres de grandeur » : matière, intelligence, puis, au sommet enfin, la sainteté, la charité, qui s'élève au-dessus du savoir d'une distance « infiniment plus infinie » encore que celle dont le savoir s'élève au-dessus de la puissance matérielle ?

Telle est bien la véritable échelle des grandeurs au point de vue chrétien. Si notre Dieu est « esprit », cela ne signifie point qu'il soit exclusivement, ni même avant tout, intelligence. Il n'est pas cette « pensée pure » qui ne saurait, sans se dégrader, nous prendre pour objet, ni seulement être avertie de notre existence. Il est « notre père », qui nous aime ; il est « amour », un amour qui ne cesse de se donner et d'agir : « Mon père agit jusqu'à maintenant », a dit le Christ.

Et dès lors notre mission ne saurait être de poursuivre dans une retraite contemplative je ne sais quelle imaginaire pureté ; elle est d'agir, nous aussi, en nous éclairant de notre mieux, sans doute, aux rayons de l'intelligence, mais surtout en nous réchauffant à la flamme de la charité.

Dès lors encore, notre attitude à l'égard des réalités terrestres ne devra pas se faire essentiellement négative. Les intellectualistes ont pu se figurer (c'était du reste une erreur) que le corps n'est pour la pensée qu'une entrave, dont il lui faut chercher à s'affranchir ; appelé à l'action,

le chrétien, lui, voit dans le monde un champ de travail, dans son corps et dans les objets matériels avec lesquels son corps le met en relation, des outils pour ce travail. Le champ peut avoir son aridité, les outils peuvent se trouver lourds et difficiles à manier ; ils ne nous en sont pas moins indispensables ; il ne s'agit pas d'y toucher le moins possible mais de les utiliser de notre mieux. Ce n'est point la matière qui est mauvaise et son contact qui souille : ce n'est que de l'intérieur de l'homme, dit Jésus, ce n'est que de son cœur que peut venir une souillure ; il n'y a d'autre mal réel que celui d'une volonté coupable, qui prend pour occasion de pécher ce qu'elle devrait employer à bien faire.

Il est temps d'indiquer la grande thèse métaphysique qui se trouve engagée en cette affaire. C'est celle que le catéchisme énonce en ces simples mots, porteurs d'une vérité d'immense envergure : Dieu a *créé* le monde.

Pour confesser ce dogme, il n'est nullement nécessaire de fermer les yeux sur les déficits que présente la nature, d'accepter les inhumaines appréciations de l'optimisme, de penser que le monde tel qu'il est soit tout ce que Dieu eût voulu qu'il fût (1) ; mais, sous peine de miner le sol sur lequel repose l'éthique chrétienne, il faut maintenir énergiquement la doctrine de la création. C'est par un juste instinct que l'Eglise a jadis repoussé les systèmes qui voulaient rapporter à deux puissances distinctes et même adverses, d'une part la formation de l'univers matériel et, d'autre part, l'œuvre de notre salut. Comme cela fut fait jadis contre ces fausses doctrines, il faut qu'aujourd'hui encore nous répudiions les tendances qui menacent de nous ramener au vieux dualisme païen ; il faut que nettement et en connaissance de cause nous répétions que le Dieu tout-puissant et tout bon,

(1) J'ai essayé de m'expliquer à ce sujet dans une étude intitulée *Pouvons-nous encore voir dans la nature une œuvre du Dieu que nous adorons?* voir dans La Liberté Chrétienne, IX (1906), p. 81, 97, 145, 495.

« le père de notre Seigneur Jésus-Christ », est celui-là aussi qui « a fait les cieux et la terre » ; il faut que nous nous pénétrions de cette pensée que la création et la rédemption ont un seul et même auteur, en sorte que, bien loin que la seconde de ces œuvres témoigne d'un autre esprit que la première, elle n'en est que la suite et le complément.

N'y a-t-il donc point de différence entre la terre et le « ciel », point d'opposition entre la nature et la grâce? Le langage biblique ne marque-t-il pas avec clarté cette antithèse? et l'adjectif « naturel » n'est-il pas fréquemment, légitimement, employé dans notre langage chrétien en un sens défavorable, pour désigner ce qui n'est pas converti à la vie spirituelle, ce qui résiste à Dieu? (1)

Oui, sans doute ; l'état de fait nous oblige à tenir ce langage ; et c'est pourquoi, à la doctrine de la création, il nous faut ajouter celle de la chute : sans ce second mystère le premier deviendrait inacceptable. Le monde n'est pas dans un état normal ; la nature, autour de nous et en nous-mêmes, offre les symptômes manifestes du désordre et de la corruption. Aussi l'Auteur de toutes choses n'a-t-il pu se borner à en favoriser le développement spontané, à en assurer le progrès ; son action conservatrice et directrice a dû prendre le caractère d'une intervention restauratrice, d'une rédemption. Le maître du champ n'était plus en présence d'un terrain bien préparé, où dormissent seuls les bons grains que sa main y avait répandus, en sorte qu'il n'eût plus autre chose à faire que d'envoyer en leur temps les pluies fécondantes et de laisser luire les rayons du soleil qui vivifie : une main ennemie avait semé « de l'ivraie ». Le père de famille n'avait plus devant lui des enfants, encore faibles il est vrai, mais bien portants, auxquels il s'agit seulement d'assurer le pain quotidien et les moyens de s'instruire : ils étaient devenus malades, il fallait leur envoyer « le médecin ».

(1) Cet emploi péjoratif du mot « nature », dans le langage chrétien, provient de Ephés. II, 3 ; mais ailleurs dans le Nouveau Testament ce vocable est employé en un sens favorable (Rom. I, 26).

Oui, la création déchue appelait une rédemption. Mais cette rédemption est un *salut ;* elle vise à relever la nature et non point à la supprimer. Et cela dicte leur programme à ceux qui doivent être les « imitateurs de Dieu », aux disciples de Celui qui a dit : « Je ne suis pas venu abolir, mais accomplir ».

*
* *

Ce programme, prenons-en comme exemples deux articles : le respect de notre vie physique, et la considération due au travail humain.

a) Porphyre, au début de la biographie qu'il nous a laissée de Plotin, nous raconte que ce philosophe ne voulait pas indiquer le jour de sa naissance ; jamais il ne prononçait le nom de la ville où il avait vu le jour, jamais il ne faisait allusion à ses parents : tant il dédaignait tout ce qui touchait à son existence matérielle, ou plutôt tant il avait honte que son âme fût tombée au point d'être venue s'enfermer ici-bas dans un corps.

Quel autre esprit soufflait en Palestine, lorsque la femme longtemps stérile bénissait Dieu de l'avoir enfin rendue mère ; quand le psalmiste chantait : « Les fils sont héritage de l'Eternel, et une postérité c'est une récompense. Comme les flèches dans la main d'un guerrier, ainsi sont les fils de la jeunesse : heureux qui en a rempli son carquois » ! Cet esprit de l'Ancien Testament n'a pas été répudié par Jésus, approuvant l'allégresse de celle qui vient de mettre un homme au monde. Et nous y obéissons à notre tour quand nous commémorons dans la joie le jour où « la parole de Dieu a été faite chair ». De parole intérieure qu'elle avait été longtemps, elle devenait parole prononcée ou, si l'on veut, de parole jusqu'alors incomplètement prononcée, elle devenait parole explicite et sans réticence, parole précise, parole définitive. Ce faisant, elle ne se dégradait point,

mais s'affirmait au contraire dans toute son efficace réalité. Le Fils de Dieu naissant sur terre y venait lutter, sans doute, et souffrir, mais nullement souiller son être ou ternir sa gloire ; au contraire, puisque ces luttes et ces souffrances allaient être celles de l'amour rédempteur et que, précisément pour avoir accompli jusqu'au bout cette carrière, il devait être « souverainement élevé » par Dieu et recevoir de lui « le nom qui est au-dessus de tout nom ».

Ainsi donc cette vie terrestre et ce corps qui sont aujourd'hui notre partage, nous ne songerons point à les dédaigner : ce sont là des dons que Dieu nous fait, en attendant un don meilleur encore, et pour nous y préparer. Nous nous rappellerons que ce ne sont là que des moyens, que le créateur nous confie pour que nous les employions en vue d'une fin qui leur est bien supérieure ; nous ne leur permettrons donc jamais de nous en détourner en s'érigeant eux-mêmes en buts : mais aussi, nous rappelant que ce sont là des moyens que la sagesse divine a jugés nous être nécessaires pour l'accomplissement de la tâche à laquelle elle nous appelle, nous ne les traiterons point avec mépris, nous ne négligerons pas leur entretien.

De nombreux avertissements de l'Ecriture sainte nous appellent à nous tenir toujours en garde pour ne pas laisser prendre l'empire à ce qui ne doit qu'obéir : il faut être sobre, il ne faut pas avoir de lâches complaisances pour les convoitises de la chair, il faut savoir tenir son corps en bride, tout son corps, même la langue (1). Mais, d'autre part, il ne faut pas se figurer plaire à Dieu en dédaignant les aliments ou les autres biens qu'il a préparés pour nous dans la nature : « Tout ce que Dieu a créé est bon pourvu qu'on le prenne avec actions de grâce » ; il faut se défier de ceux dont les préceptes abusifs sont constamment : « Ne touche pas ceci, ne goûte pas cela » ; il semble, dit Paul, que ce soient là des ordonnances sages, indiquant de l'hu-

(1) Rom. XIII, 14, etc. ; Jacq. III, 2.

milité avec « le mépris du corps », mais elles ne valent rien et contribuent à « la satisfaction de la chair » (1). Combien ces derniers mots de l'apôtre sont remarquables ! Eh ! quoi, des pratiques fondées sur le mépris du corps peuvent donner satisfaction à la chair ? — Oui, parce que « la chair », au sens où ce mot figure, en opposition à celui d'esprit, dans l'éthique chrétienne, n'est pas plus synonyme de « matière » que le mot d'esprit n'y est synonyme de « pensée ». La chair, ce sont toutes les forces de la nature en tant qu'elles s'émancipent indûment du Seigneur qui les a créées et, qu'au lieu de le servir, elles veulent régner. En ce sens il faut compter parmi « les œuvres de la chair », non pas seulement les débauches de la sensualité, mais l'orgueil avec toutes les querelles qu'il engendre : bien plus, l'idolâtrie elle-même (2). Or il n'est que trop facile d'associer à un ascétisme rigoriste la satisfaction de la propre justice et cet esprit de jugement qui dit : « Je ne suis pas comme le reste des hommes », barrant ainsi le chemin du ciel.

Et qu'y a-t-il à la source de cet immense péril ? Une façon négative de concevoir nos obligations. Au lieu de les formuler en disant : « Ne fais pas ceci, ne te permets pas cela », il fallait écouter la voix du Père qui dit : « Aime-moi ; aime tes frères ; sois toujours zélé pour le bien » ; et de ce programme tout positif auraient découlé pour le chrétien, sans exagération morbide, sans prétention à de faux mérites, les règles naturelles de la modération dans l'usage de toutes choses. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu » ; il suffit que je m'inspire de ce principe, et alors, suivant les cas, libre d'un pédantisme rigide, quand je mangerai de la viande, ce sera « pour le Seigneur », comme dit l'apôtre, et quand je m'en priverai ce sera aussi pour lui ; quand j'observerai les sabbats ce sera pour le Seigneur et quand je passerai par-des-

(1) I Tim. IV, 3 ; Col. II, 23.
(2) Gal. V, 17, 19.

sus la distinction des jours ce sera encore pour lui, de façon que tout soit à sa gloire (1).

Nous avons tout à l'heure nommé l'ascétisme, et dans un sens défavorable à cause des tendances funestes qui se sont abritées sous son drapeau. Mais n'oublions pas qu'en lui-même ce terme désigne une chose excellente, une chose dont le but est positif et non point négatif : à savoir « l'exercice ». Oui, il faut exercer notre corps, ainsi que toutes les facultés de notre être naturel, afin que tout cela puisse produire son maximum de rendement au service de Dieu ; afin que tout cela, vigoureux, bien assoupli, prêt à l'action bonne, obéisse aisément aux appels du devoir.

Ainsi le cavalier entretient avec soin sa monture ; il lui accorde largement ce qui est nécessaire à son bien-être et la tient en haleine par de quotidiens exercices, afin de l'avoir toujours bien en main, soit pour les courses habituelles, soit pour les grandes corvées des jours de bataille. Car il sonne parfois de ces heures héroïques, où la voix de la chair et du sang n'a plus qu'à se taire, où c'est à l'impossible qu'il faut viser, aux dépens de tous les droits de la nature, et la nature dût-elle y trouver la mort. Mais, pour avoir toutes ses forces quand viennent de tels moments, il ne faut pas les avoir inutilement gaspillées à l'avance par une imprudence méprisante à l'égard des lois de la vie.

Ce pauvre saint Antoine, dont l'art a popularisé les affreuses hallucinations, n'eût-il pas mieux fait de vivre naturellement et utilement au milieu des humains, plutôt que de se procurer à force de solitude malsaine et de jeûnes excessifs un état cérébral analogue à celui où d'autres arrivent par l'absinthisme ? Mais sans aller si loin, ne se peut-il pas que parfois le plus noble souci du dévouement entraîne à l'oubli de ces précautions naturelles qui constituent aussi un devoir pour l'enfant de Dieu, et qu'il y ait lieu de lui rappeler alors, au sujet de son pauvre organisme physique,

(1) 1 Cor. x, 31 ; Rom. xiv.

ce mot des Proverbes (XII, 10) : « Le juste a pitié de sa bête » ?

Un jour d'été, je rencontrai dans les rues de Paris mon collègue Roger Hollard : « Devinez ce que je viens de faire, me dit-il. Je viens de gronder vigoureusement Mme de Pressensé. Vous savez dans quel état elle est, ne dormant plus, ne mangeant plus, tenant à peine debout. On a organisé pour elle, enfin, un petit séjour de montagne, quelques semaines de répit dont elle a le plus urgent besoin. Mais elle ne veut pas partir, elle ne veut pas se reposer, parce qu'il y a dans Paris et ailleurs des multitudes de femmes, plus fatiguées qu'elle, et qui ne peuvent se procurer aucun relâche. J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire entendre que c'était là tenter Dieu, que son devoir est d'aller reprendre des forces, pour l'amour même de tant de malheureuses à qui elle se dévoue, dont elle est le grand secours, et auxquelles elle va manquer prématurément si elle refuse de se soigner quand il le faut. »

On ose à peine critiquer ainsi des excès inspirés par une ardente charité dont on voudrait être mieux embrasé soi-même. Et, d'une façon plus générale, on a peur en rappelant, comme je viens de le faire, les règles de la sagesse chrétienne, de fournir un appui, trop volontiers accueilli, à cet amour de nous-mêmes et de nos aises, à cet égoïsme charnel bien plus fréquent, hélas ! qu'un trop grand oubli de soi. Ah ! c'est là ce qui rend si délicate la tâche du moraliste chrétien ; c'est là ce qui fait que, quoi qu'en dise Schopenhauer, « prêcher la morale » est si difficile.

Ils le savent bien, tous ceux qui prêchent. Veut-on exposer sobrement, sagement, un point de conduite pratique, en mettant en garde contre les exagérations de droite et de gauche ? On risque de tout estomper, de tout attiédir, et l'on n'atteint personne. Pour éviter cet écueil, l'orateur chrétien tourne-t-il, un jour, son effort contre l'un seulement des deux côtés d'où le mal peut venir ? Alors il est bien à craindre qu'il soit surtout écouté et apprécié par ceux qui

pèchent précisément dans le sens inverse. Il a parlé contre les lâches complaisances pour nous-mêmes, contre les excès d'une prudence égoïste : il n'aura guère réussi qu'à pousser toujours plus loin dans leur direction les âmes enclines à l'exaltation, les consciences timorées qui craignent de n'avoir jamais assez foulé aux pieds toutes les considérations du bon sens. Une autre fois, il aura fait un sermon contre la scrupulosité maladive : et ce sont les Sancho Pansa de la vie spirituelle qui s'en retournent chez eux, plus calmes que jamais. Si bien maint auditeur est habile à s'appliquer ce qui n'est pas fait pour lui et à ne pas s'appliquer ce qui le concerne ! Et c'est pourquoi, entre autres raisons, la prédication publique — si utile qu'elle soit — ne saurait suffire ; il faut la cure d'âmes directe, les entretiens où le pasteur, arrivant à connaître le caractère et les circonstances de chacun de ses paroissiens, peut individualiser ses exhortations et distribuer des conseils appropriés aux besoins spéciaux.

Encore un mot sur ce qui concerne l'honneur dû au corps humain. Il y a de nos jours une poussée en sa faveur ; et, non sans allusions plus ou moins hostiles au christianisme — accusé d'austérité sauvage ou d'étroite pudibonderie, — on évoque je ne sais quel retour à l'hellénisme. Qu'on y prenne garde : ce n'est pas de l'inspiration biblique, ce n'est pas de l'Evangile que le malsain ascétisme est l'enfant. Pour ce qui nous concerne, nous Occidentaux, c'est en Grèce précisément qu'il est né ; c'est lorsque, sur le Cithéron,

on laissait la beauté danser devant les dieux,

c'est pendant que, sur la plaine d'Olympie, les beaux éphèbes couraient et luttaient tout nus, que Platon disait à son âme : « Fuyons le plus vite possible d'ici-bas là-haut ». — Culte du corps, réprobation du corps, ce sont là deux frères jumeaux : l'apparition de l'un des excès n'a jamais manqué de susciter l'autre par réaction. Pour se prémunir contre l'un

et l'autre il faut se rappeler que toute la nature, créée de Dieu, ne doit être par nous ni transformée en une idole à laquelle nous sacrifiions des biens supérieurs, ni tenue pour un perfide et maudit adversaire qu'il faille chercher à ruiner, mais acceptée comme un riche ensemble de moyens dont nous avons à prendre possession pour les plier à l'accomplissement du bien suprême : « Tout est à vous,... et vous à Christ, et Christ à Dieu. »

b) Parlons maintenant de la considération due au travail humain.

Tout homme qui a part à la « vocation céleste », comme dit l'épître aux Hébreux, n'est-il pas en danger de mésestimer en comparaison la profession qu'il exerce sur la terre, surtout quand cette profession est d'un ordre essentiellement matériel et se présente à lui comme n'étant guère autre chose que son indispensable gagne-pain ?

Le catholicisme distingue deux sortes de vie chrétienne : la vie parfaite, ce qu'il appelle la vie « religieuse », tout entière consacrée au culte de Dieu, soit dans les exercices d'oraison, soit dans les œuvres de charité ; et, à côté de cela, pour la majorité des hommes, la vie dans le monde, qui n'empêche pas d'être sauvé, sans doute, si l'on recourt selon les règles aux mérites surabondants du Christ et des saints, mais qui en elle-même ne saurait satisfaire à l'idéal évangélique.

Le dualisme ainsi organisé dans l'Eglise romaine n'existe-t-il pas plus ou moins dans l'âme de beaucoup de protestants, où il entretient un sourd malaise ? Combien qui se disent peut-être tout bas qu'au fond leur seule affaire, puisqu'ils sont chrétiens, devrait être de répandre l'Evangile ; et quand ils ont eu le bonheur de savoir arranger leur existence de manière à réserver une partie de leur temps pour des visites de bienfaisance ou pour un travail d'évangélisation, ces quelques moments arrachés à leur labeur terrestre leur apparaissent comme *ce qu'ils font pour le Sei-*

gneur. Que cela soit « pour le Seigneur », j'en tombe d'accord, et qu'aux amis dont je parle ces heures soient particulièrement douces, je le comprends ; mais qu'ils sachent bien que tout le reste de leur vie peut et doit être, non moins que ces moments-là, pour le Seigneur !...

Vers 1830 un mouvement de pensée très intéressant se produisit dans certains cercles parisiens, d'où il se propagea en France et en Belgique. Il partait surtout de jeunes gens sortis de l'Ecole polytechnique, auxquels on vit se joindre quelques financiers. Cœurs généreux, non destitués d'une certaine piété, ils ne trouvaient pas dans les idées religieuses répandues autour d'eux une inspiration qui les satisfît. Quoi ! se disaient-ils, ce qui va nous occuper, la seule activité à laquelle nous puissions nous livrer, puisque c'est à elle que nous nous sommes préparés, n'a au fond, selon les idées de l'Eglise, point de valeur spirituelle. Le mieux que nous pourrions faire, à ce point de vue, ce serait, tout en exerçant notre profession, de nous tenir autant que possible purs des souillures de ce monde — but tout négatif, — puis de venir à nos heures de loisir entendre une messe, confesser nos fautes aux pieds d'un prêtre et dire des prières. Mais notre vie, la substance même de notre vie sera « matérielle », comme on dit, et étrangère à Dieu ! — Là-dessus ils entendirent la voix de Saint-Simon, qui leur disait : Jeunes gens, croyez-moi, Dieu n'est pas ce que prétend l'Eglise ; il est dans ce monde et non pas hors de lui ; c'est une chose sacrée que l'industrie, qui organise notre globe, qui en utilise les ressources, qui en extrait les richesses, avec lesquelles, si vous mettez votre zèle à en bien régler la répartition, vous allez pouvoir améliorer la condition physique et morale des masses souffrantes. — Comment un tel programme n'eût-il pas ému cette jeunesse ardente ? On comprend les enthousiasmes qu'il a suscités, les admirables sacrifices qu'il a inspirés.

Mais, hélas ! cette belle aurore ne devait pas avoir de lendemain ; le saint-simonisme allait promptement avorter. C'est

qu'à de précieuses vérités il avait, dès l'origine, mêlé de graves erreurs ; il avait annoncé la « réhabilitation de la chair », mot malheureux, très malheureux, qui ne pouvait tarder à porter des fruits de mort ; et surtout, le Dieu au nom duquel le saint-simonisme avait prêché son nouvel évangile n'était pas le vrai Dieu, le créateur, le Père céleste, mais une vague âme du monde, à laquelle manquaient les plus essentiels caractères de la vie morale.

Il n'aurait pas fallu aller chercher si loin le principe de la justification du travail humain ; il suffisait de rappeler l'Eglise égarée à ses propres origines, à ses inspirations initiales ; il ne fallait que la réformer.

C'est ce qu'avait compris Luther. Car ce fut là l'une de ses grandes préoccupations, et c'est là l'un des principes du protestantisme. Celui-ci n'est point tout entier dans le retour à la Bible, ni même dans ce dogme du salut par la foi qui en est bien, sans doute, l'article fondamental ; il est encore — et ceci tient étroitement à cela, — dans la lutte contre la notion cléricale et fausse de la perfection chrétienne. A l'idéal contre nature de la vie conventuelle, Luther a opposé l'idéal évangélique de la vie de famille ; à la prétendue excellence de la vie monacale, il a opposé la légitimité divine de la vie laïque, de celle de l'artisan qui accomplit consciencieusement sa besogne, du citoyen qui travaille au bon ordre et au bien-être de la cité. Il a dit cela parfois en termes un peu rudes, avec un gros bon sens populaire ; mais en somme il parlait juste et selon l'Evangile. On ne trouve pas un autre esprit chez Zwingli ; et si Calvin est plus austère que Luther, il est plus anticlérical encore que le réformateur allemand : autant et plus que lui, il est pénétré de la pensée que c'est la vie humaine tout entière qui peut et doit être chrétienne, qui peut et doit être un service de Dieu.

Pasteurs, voués par profession à concevoir surtout ce service sur la forme de la propagande de la vérité par la parole, sous la forme d'œuvres tendant directement à la conversion ou à l'édification des âmes, comprenons-nous

toujours assez le principe qui vient d'être rappelé ? Nos cultes ne revêtent-ils pas trop le caractère d'une excursion momentanée hors des cadres de la vie réelle, plutôt que celui d'un élément intégral de cette vie elle-même ? N'y a-t-il pas des écoles du dimanche d'où l'enfant sort avec cette impression que, pour appartenir à Dieu, il devrait être un ange ou, pour le moins, se faire missionnaire ? Et, comme la première chose est impossible et que mille circonstances le destinent à une tout autre carrière que celle de l'évangélisation des noirs, il s'en va, légèrement attristé, abandonnant à d'autres le privilège d'être chrétiens.

Je charge un peu, sans doute ; mais vraiment, la main sur la conscience, pouvons-nous dire qu'il n'y ait rien de ce genre ? Et quand nous voyons, non pas seulement le monde ouvrier — soumis depuis longtemps à un travail systématique de déchristianisation — mais, tout aussi bien, dans d'autres classes sociales, une si forte proportion d'hommes d'affaires, de juristes, de médecins, qui sont perdus pour l'Eglise, ne devons-nous pas avouer que cela doit tenir en partie au moins à quelque faute de l'Eglise ? Et cette faute ne serait-elle pas celle que je viens de signaler ?

Sans méconnaître aucunement, Dieu nous en garde, l'utilité, la nécessité absolue, la beauté éminente du ministère de la parole, soit quand il constitue l'occupation habituelle de certains hommes voués spécialement à cette fonction, soit lorsqu'il est exercé d'une façon occasionnelle par le chrétien laïque donnant essor à ses convictions, rendant témoignage de sa foi devant le public, ou adressant quelque parole d'appel dans l'intimité, — disons-nous bien que tout le reste de la vie d'un chrétien est aussi un ministère et possède une valeur religieuse. Si l'Eglise elle-même est un « corps » complexe, auquel le Seigneur donne des membres divers pour l'accomplissement de fonctions diverses, faisant les uns docteurs, les autres évangélistes ou prophètes, l'humanité aussi est un corps, et plus complexe encore, à qui le Créateur confie des fonctions nombreuses et variées : com-

ment cet immense organisme accomplirait-il les desseins de la Providence si tout était œil, si tout était oreille, s'il n'y avait pas de mains ou de pieds ?

N'oublions jamais que derrière ce que nous sommes tentés de dénigrer comme simple loi physique ou nécessité humaine, il y a l'évolution d'un plan divin. En accomplissant fidèlement leurs tâches respectives, le laboureur et le philologue, l'homme d'Etat et le terrassier, la mère de famille, l'institutrice et la cuisinière servent les intentions de Dieu ; et, s'ils sont chrétiens, ils doivent pouvoir nourrir la réconfortante et sanctifiante pensée que leur travail est aussi un culte.

Le maçon pieux qui collabore à la construction d'un temple n'a-t-il pas sa part dans la prédication de l'Evangile ? La bonne d'enfants à qui lord Shaftesbury aimait à faire remonter le premier éveil de ses sentiments généreux a-t-elle été pour rien dans le bien qu'a fait ce héros de la justice et de la charité chrétiennes ? Et combien d'hommes, combien de femmes qui, sans avoir eu l'occasion ou le talent de dire grand'chose, n'en ont pas moins glorifié leur divin Maître dans une existence toute terrestre en apparence, si bien que, les voyant vivre, beaucoup se sont dit : « Etre chrétien est-ce cela ? Alors respect pour l'Evangile ! J'aimerais être ainsi moi-même ». Et plus d'un, après avoir parlé de la sorte, s'est converti à Dieu.

PH. BRIDEL.